

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 18 (1988)
Heft: 1

Artikel: Haute-Savoie : les trois bonheurs d'Yvonne Dubois paysanne et écrivain
Autor: Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les trois bonheurs d'Yvonne Dubois



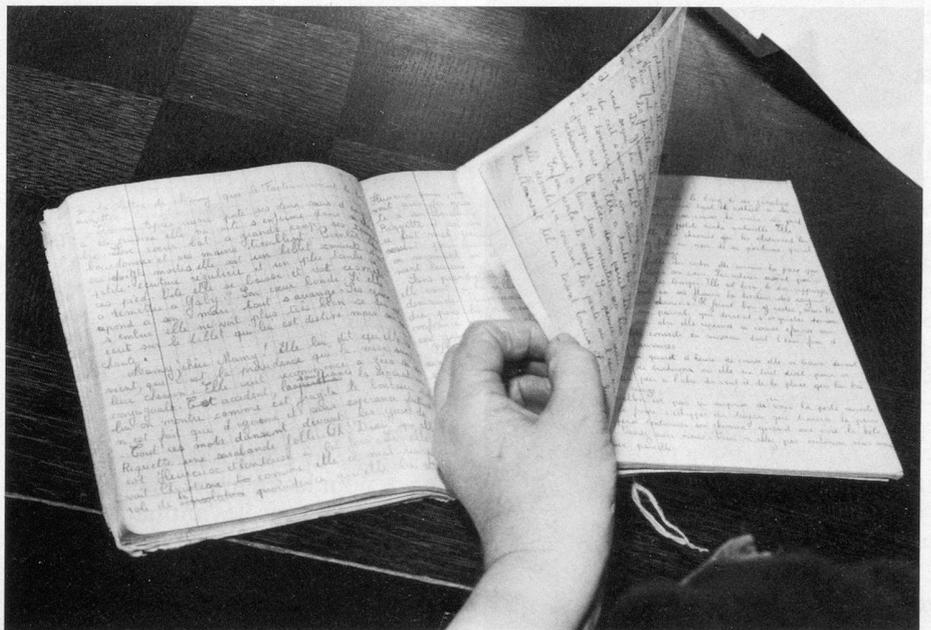
paysanne



animée par le maire, l'entrepreneur Henri Navet, à quelques centaines de mètres des habitations d'où l'on ne l'aperçoit pas. Un très beau village typique de Haute-Savoie; aucune autre localité n'y est visible... Parmi les habitants – les 3/4 s'appellent Dagand – quelques célébrités. Patricia Delorme, 18 ans, nageuse d'élite frappée par la poliomyélite, détentrice de plusieurs médailles, dont 5 d'or aux Jeux olympiques Handisport de Grande-Bretagne. Jolie et courageuse, elle se prépare pour Séoul. Il y a l'Irlandais, comme on appelle là-bas M. Davison, professeur d'Uni aux USA, spécialiste en gestion d'entreprise, boulingueur qui a sillonné le monde, souvent sur son vélo pliable en alu, et qui est tombé amoureux fou d'Allèves, au point de s'y installer. Et il y a... Ici reprenons notre souffle, car la rencontre est d'une qualité rare; il y a Yvonne Dubois!

et écrivain

Ici finit la Haute-Savoie et commence la Savoie. Vallée étroite, rochers en forme de tours, villages paisibles aux fermes serrées autour de l'église. Installé sur les flancs du Semnoz, dans le défilé des Banges, voici Allèves arrosé par le Chéran, rivière idyllique riche en truites et barbeaux. Jadis on y trouvait de l'or; une trentaine de solides orpailleurs y vécurent une belle aventure au milieu du siècle passé. L'un d'eux ne mit-il pas la main sur une pépite de 43 grammes? Une région de sources miraculeuses, de grottes profondes, de lacs souterrains, bonheur des spéléologues. Un pays de légendes colorées. Au cours des siècles Allèves est demeuré intact. 161 habitants, 11 gosses scolarisés. Seule innovation, une petite HLM au style se mariant à celui du village, est en voie d'achèvement au-dessus de l'église. A noter aussi une modeste zone industrielle



Le mal des montagnes

A trois ans de la soixantaine, Yvonne Dubois est une des six paysannes authentiques d'Allèves. Son mari Louis et elle sont de rudes travailleurs. Gros et petit bétail, cultures, potager, ménage. Yvonne dort en moyenne trois heures par nuit; elle a connu des mois sans sommeil. Une force de la nature... Solide, modeste, d'une sensibilité à fleur de peau. Yvonne est triste: elle s'est séparée il y a peu de sa dernière vache, Pompon, malade de vieillesse. Elle a beaucoup pleuré. Les six génisses dont elle s'occupe du matin au soir la consolent.

La vie d'Yvonne Dubois est un roman qu'eût aimé l'immortel Henri Vincenot. Un roman d'une pureté et d'une fidélité exemplaires: cette femme n'a jamais quitté son village, elle ne le quittera jamais. Une exception pourtant; son voyage de noces à Paris. «Cela a duré huit jours, assez pour avoir le mal des montagnes...» La notoriété ayant forcé la porte de la ferme, Yvonne fait de très brefs déplacements dans les environs, à Annecy, à Lyon, où elle donne des conférences improvisées. Elle est très connue à la ronde, on l'aime, on l'applaudit, et Yvonne ouvre de grands yeux bruns étonnés sur ces réalités auxquelles elle était, il y a encore quelques années, à cent lieues de se douter. Mais que peut bien valoir à Yvonne Dubois née Dagand, cette célébrité tardive et inattendue? Solide paysanne (elle tient à ce mot et refuse agricultrice), cette mère de famille élève quatre enfants qu'elle sut armer pour les combats de la vie. Paysanne, mère de famille, ménagère accomplie, elle sait tout faire et... elle écrit!

Elle écrit avec son cœur et sa mémoire. Admirablement. Elle a rempli de notes serrées de gros cahiers d'écolier depuis l'âge de 7 ans. Un buffet en est plein. Et elle est éditée. Ses deux premiers bouquins sont des succès de librairie, des chefs-d'œuvre de spontanéité, de vérité et de charme. «La vallée des cyclamens» et «L'ocarina rouge» ont fait sensation (Editions du Cerf, Paris). Modestement, sur la couverture, Yvonne a fait imprimer sous le grand titre: «Cahiers d'une paysanne savoyarde». Lire ces ouvrages, c'est prendre un bain d'oxygène, et c'est, pour les cœurs secs, réapprendre à aimer les gens, les animaux, la terre. C'est tendre, viril, poétique, bien rythmé. Une révélation.

L'heure des «bugnes» et du café pour les visiteurs.

Des confrontations

Dans la cuisine où deux chatons bafolent et où chante la cafetière, Yvonne Dubois raconte. Ce qu'elle dit vient de loin, du plus profond d'elle-même; de sa passion pour la vérité. Son verbe est chaleureux, douloureux parfois.

– Je suis née Yvonne Dagand. Mes parents et mes quatre grands-parents étaient des Dagand. J'ai fait des recherches; j'ai retrouvé 126 ancêtres, dont 72 Dagand... Tous des paysans. Mes parents eurent quatre filles et un fils qui mourut tout petit, ce qui fut pour moi un véritable déchirement. A 14 ans, j'ai quitté l'école primaire. J'étais une bonne élève. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai travaillé à la ferme. Mes enfants aussi. J'ai deux filles et deux garçons. Gisèle est institutrice, Françoise professeur de biologie à Annecy, Marcel professeur de travaux manuels à La Roche, et Roland agent de maîtrise dans l'industrie.

«Mes filles, féministes convaincues depuis l'âge de 18 ans, m'ont «poussée en avant». Elles ont vécu 68 qui fut une révolution, et elles m'ont rendue attentive aux réalités féminines, à ce qu'il fallait changer à leurs yeux. Moi j'avais une simple formation agricole. La Vulgarisation agricole et la Chambre de l'Agriculture m'ont apporté une formation permanente. J'avais reçu très peu dans ce domaine pendant mes années scolaires...

»Mon père était un homme extraordinaire. Il avait une grande idée de l'homme et une grande peur du qu'en dira-t-on. Somme toute, mes livres je les ai aussi écrits pour parler de ce papa. Avec mes enfants, ce n'est pas toujours l'accord parfait. La discussion est utile même si, parfois, elle fait un peu mal. Mes enfants ne comprennent pas ma foi du charbonnier qui est un don. On en discute passionnément. Il arrive que mon mari craigne la bagarre, mais mes enfants cherchent la discussion, m'assénant leurs vérités. Alors, si j'écris, c'est aussi pour retrouver ma sérénité. Je suis consciente que ces discussions sont positives parce qu'elles ouvrent des horizons nouveaux...

«J'ai des enfants très généreux, mais leurs opinions masquent souvent cette générosité. Il leur arrive d'être agressifs dans leurs propos. Un exemple: un soir de Noël, un de mes fils m'emmène à la messe à Gruffy, le village voisin; une messe qui fut merveil-



YVONNE DUBOIS PAYSANNE ET ÉCRIVAIN

leuse pour moi. A la sortie, mon fils était furieux. C'était l'époque des Khmers rouges et de leurs horreurs. Or, on avait prié pour le bonheur des enfants du monde... Pour lui, ce fut un scandale. En rentrant à la maison on évoqua aussi le tremblement de terre des Pouilles. Mon fils me demanda si j'avais offert ne fût-ce qu'une couverture aux sinistrés, et il me dit: «Moi j'ai donné ma couverture de survie et mon pull en mohair». Alors j'ai eu honte...»

– Parlons de l'écriture...

– A 13 ans, j'ai perdu mon petit frère et j'ai rempli mon premier cahier. Je le rédigeais sur la route de la montagne, me rendant au pré, et pendant la nuit. J'avais l'impression de m'occuper du petit mort. La douleur me poussait à écrire... J'ai toujours écrit sous des coups de cœur, ceux de peine sont les plus forts. Mon mari, un écorché vif, a vécu une enfance terrible, privé de toute tendresse. Il m'a aussi inspirée. Tout m'inspire: les saisons, les bêtes, les fleurs...

«Jusqu'à 49 ans, j'ai caché mes cahiers. Dire à mon entourage que j'écrivais était impossible. Chez nous, on parle peu. Or, j'avais le besoin d'analyser, d'ouvrir une fenêtre sur la vie; j'avais l'impression de vivre trop vite. L'écriture me sert de repos. Deux heures de sommeil me suffisent. J'ai un besoin éperdu d'écrire. J'aime les mots, c'est une musique...»



«Cela a duré 8 jours, assez pour avoir le mal des montagnes...»



«J'ai fait des recherches et j'ai retrouvé 126 ancêtres dont 72 Dagand...»



En cachette

«Toute ma vie j'ai écrit en cachette, sans idée d'édition. De l'argent, nous n'en avons pas. Mais je me disais que si j'avais pu faire des études j'aurais pu écrire des livres. En 70, j'ai fait des exposés au micro, parlant du village, des paysans qui ne sont pas riches mais qui possèdent une qualité de vie. C'était pendant un cours d'expression orale. J'ai eu l'impression d'intéresser les gens. Un jour j'ai lu «La Terre» de Zola. Je suis sortie révoltée de cette lecture, pensant que Zola parlait des paysans comme de vraies bêtes. Ça m'a fait très mal. Là-dessus on m'a demandé d'écrire un livre après un de mes exposés. «On», c'était un ingénieur qui me promet de m'aider à trouver un éditeur. J'ai reçu cette invitation comme une révélation, et pendant six mois j'ai complètement perdu le sommeil. Dès ce moment-là j'ai eu l'impression de «recevoir des signes», et pendant une demi-année je

Yvonne Dubois écrit dans sa petite cuisine. Un buffet est rempli de manuscrits.



n'ai pas tracé une seule ligne, mais je sentais un bouillonnement en moi. J'en étais malade. Alors je me suis mise à raconter sur le papier les épisodes de ma vie de paysanne. Dix années d'écriture, de réécriture. Mes amis me poussaient, m'encourageaient. Je continuais à cacher mes cahiers. Un jour, qui fut décisif pour la suite, j'ai entendu un disque de Pierre Tournière: j'ai explosé! Rien n'aurait désormais pu m'arrêter. En 83 paraissait «La vallée des cyclamens» et trois ans plus tard «L'ocarina rouge». J'ai pu me passer d'aide: un éditeur est venu à Allèves chercher mes cahiers, après avoir été alerté par le remplaçant du curé qui avait lu mon premier manuscrit en une nuit... Voilà mon aventure; elle n'est guère compliquée...

– Et maintenant?

– Je continue, la ferme et l'écriture! J'écris sous le coup de l'émotion. Ça me dévore. Je tape moi-même mes manuscrits. Cet été j'ai abandonné la plume pendant trois mois parce que j'avais dû me séparer de Pompon ma dernière vache. Il me reste des génisses. Elles sont d'une incroyable intelligence: elles me font sentir quand elles sont en difficulté...

– Sans doute votre mari Louis est-il un de vos plus fidèles lecteurs?

– Quand il lit, il pleure au bout de deux pages. Il préfère la femme qui partage l'écurie à l'écrivain. Mais il est heureux pour moi. Je crois pouvoir dire que mes récits ne lui ont rien apporté. Le fait que j'écrive depuis 13 ans pour être éditée l'a perurbé en profondeur. Il n'aime pas me voir en vedette!

– Vos conférences, une longue préparation?

– Aucune! Je parle en fonction de l'auditoire. Je sens les courants. Je capte la sensibilité des gens. Je parle de ma vie, de la vie des paysans de montagne, de mes expériences de mère. Ma vie est tout ordinaire, mais avec une grande aventure. Les quelques billets gagnés avec mes bouquins m'ont permis d'acheter une petite voiture d'occasion qui m'est utile pour me rendre à mes conférences. Je continue à couper mes robes. J'invente des modèles. Ce sont là de petits bonheurs. Mais j'ai trois grands bonheurs: mes enfants, les livres et.. être ici, où je suis!»

Georges Gygax

Photos: Yves Debraine

Devant la ferme d'Allèves, avec son mari Louis qui l'admire mais ne le dit pas.